

françaises, on peut croire qu'il ne sera pas un...

Si j'ose me prononcer de quelque manière sur la question soulevée et résolue même en un sens par la Revue de Législation, quelque glorieux que doive être leur avoir pour la germanie, je trouve singulière l'assertion que la science d'Outre-Rhin est indispensable, et que la France n'est à côté d'elle qu'une ecclésiaste.

Les élections des deux sections de Montréal et de Québec au Barreau du Bas-Canada ont eu lieu le premier Mai; en voici le résultat:

Scévola était le nom du portier. Il monta à la hâte. C'était un patriote d'une cinquantaine d'années, qui tenait un dépôt de bonnets rouges et de cocardes tricolores.

Pour Montréal: T. Peltier, Sec. Bâtonnier, réélu. H. Griffin, Sec. Syndic, réélu.

Le Dr Cramp, après avoir travaillé cinq années à la rédaction du Palat, vient de se désister de cette tâche pour en accepter une autre non moins laborieuse en qualité de Président du bureau des directeurs du Collège Acadia, dans la Nouvelle-Ecosse.

La froide température des derniers jours a paralysé le commencement de végétation qui s'était manifesté à la suite de quelques pluies légères dont elle a été précédée. Le temps est encore aux brouillards de pluie et de neige.

De 60 à 70 prêtres de la campagne se sont réunis, ce matin, à NN. SS. les Evêques et au clergé de la Ville, pour faire solennellement le pèlerinage de N. D. de Bon-Secours.

Le Rév. P. Dufour, de l'Institution des Frères de St Joseph, établie à St Laurent, près de Montréal, et M. l'Abbé Lagorce, instituteur des Sourds-Muets, le Montréal, partirent pour la France à la fin de la semaine dernière.

Mgr. l'Evêque de Montréal et Mgr. le Coadjuteur se proposent de s'embarquer demain soir pour Québec.

Nous attirons l'attention de Messieurs les Commissaires d'écoles sur l'annonce de M. J. E. Labonté, instituteur, qui se trouve dans nos colonnes d'annonces de ce jour.

CORRESPONDANCE LYONNAISE.

Lyon, le 5 Avril 1851.

Monsieur le Rédacteur, Il y a quelques douze heures, le télégraphe jouait en criant sur toutes les lignes de notre beau pays de France; es badaux s'en étaient et contemplançaient les flâneurs étaient dans la jubilation et les curieux se creusaient le cerveau pour tâcher de pénétrer tous ces signes si intelligibles.

Où, Monsieur, après les plus longs et les plus laborieux travaux, un nouveau ministère est sorti de l'imagination présidentielle; non comme un gros, frais, jeune et beau garçon, mais comme un pauvre petit gringulet saltimbanque.

Nous avons vu sortir de cette souricière miraculeuse qu'on appelle l'Élysée, le gros papa Léon Faucher qui était tout joyeux et qui embrassait tout le monde; puis le fortuné juif, Achille Fould, l'indispensable, qui décidément est vivant et qui a couru reprendre possession de son cher ministère des finances.

On dit que dans son enthousiasme et sa précipitation, il en a perdu sa perruque. Pauvre M. Fould! Il a pu se convaincre qu'il n'y a pas de roses sans épines. Mais, tout juif qu'il est il paraît très bon philosophe, car, à peine installé dans son grand salon ministériel, il s'est écrié: "Enfin m'y voilà! Que m'importe que ma perruque soit perdue et que même elle soit devenue la proie des chiens? je suis ministre, c'est ce qu'il me faut, et comme le budget de la France est plein d'égards pour un ministre des finances de ma taille, j'en aurai bien les moyens d'acheter une autre perruque; j'en achèterai dix même, s'il le faut... Me trompé-je, Monsieur, quand je vous disais qu'un ministre des finances avait la vie plus dure que la peau d'un requin? Vous verrez que ce Gaillard là survivra à toutes nos révolutions. Tenez-vous par averti.

M. DeCrouseilles, nouveau ministre des cultes et de l'instruction publique, avait grande envie de s'en retourner. Il prévoyait la déroute de ce ministère malgré l'intrépide talent de défense que ne manquera pas d'apporter M.

Baroche. Le jour même de sa nomination, étant dans un salon, il dit à plusieurs personnes qui le félicitaient de sa nouvelle dignité: "Vous ne savez pas combien un portefeuille ministériel est lourd à porter! Je voudrais bien m'en aller. Mes collègues resteront s'ils veulent; pour moi j'aime mieux n'être rien du tout. Depuis quelques heures seulement que je suis ministre, on ne cesse de me dire les choses les plus désagréables. Et puis, il fallait voir comme on nous faisait les yeux de travers à l'Assemblée!" En voilà de la philosophie pour un ministre! M. Rouher ne pleure plus parce que sa femme rit. Cette chère excellence républicaine a retrouvé les bains quelle avait fait construire à grands frais dans le même état qu'elle les avait laissés. Oh! quel bonheur!

Déjà la nuit a plongé tous les mortels parisiens dans les douceurs du sommeil; les magasins sont fermés, et le garde national en faction, heureux d'avoir vu repaître un ministère définitif, bourre sa pipe et se met bravement à la fumer. Saurez-vous, faisons silence, et, trouvant la vigilance de la sentinelle qui veille à la porte du ministère des affaires étrangères, nous trébuchons, et, du corridor, glissons-nous derrière les rideaux de la chambre à coucher du nouveau ministre. L'aiguille de la pendule marque minuit. Les rideaux transparents de l'alcove viennent d'être tirés et la veilleuse tremblante brûle sous son globe transparent. Un bruit sonore et cadencé annonce à l'univers nocturne qu'un homme d'état vient de s'endormir. Quelle douce et quel enchantement dans ce premier sommeil d'un homme qui, après avoir disputé quelque temps de la scène politique, se retrouve tout-à-coup dans un nouvel Eden ministériel et qui, en confiant sa tête à l'oreiller, peut se dire: Eh! ventroubleu, moi aussi je suis ministre! Tout-à-coup un bruit inusité rompt le silence; une lumière inopinée dissipe les ténèbres de la chambre ministérielle, et des pas précipités se font entendre, malgré la discrétion des tapis. Tendez l'oreille et écoutez. Des sons confus, des mots entrecoupés, des exclamations et des phrases incohérentes arrivent jusqu'à vous... Ombres des ministres révoqués, est-ce vous qui venez danser au chevet de votre heureux successeur?

Palpitant d'émotion, vous entendrez discrètement les rideaux et vous voyez dix bougies brûlant dans leurs flambeaux. Le ministre, de bout au milieu de la chambre, passe une main sur son front humide et de l'autre main le ciel représenté par un plafond. Ses pieds nus chaussés de riches pantoufles et c'est à peine s'il a jeté sur son corps le voile protecteur d'une robe de chambre.

Un instant immobile dans l'attitude de la méditation, le ministre franchit tout-à-coup l'espace qui le sépare de la cheminée et, montant sur un fauteuil, il s'écrie avec impétuosité: "Messieurs, je ne répondrai pas à d'aussi noires calomnies; je refoulerai mon indignation et mon juste courroux au fond de mon cœur; mon silence en cette circonstance en dira plus que mes paroles. Toutes les violences, toutes les insinuations, toutes les fausses interprétations ne me feront jamais déparier de cette réserve qui convient tant à mon caractère de ministre républicain et qui sera toujours la règle invariable de ma conduite. Vous voulez susciter contre nous les passions populaires; vous voulez nous rendre impossibles; mais, dites-moi avec sincérité sur quels faits repose ce nouveau grief contre le ministère que j'ai l'honneur de représenter et qui pourtant en est si innocent..."

Vous écoutez encore quelques instants et vous comprenez tout. Le fauteuil est la tribune, et le ministre s'exerce dans le mystère de la chambre à coucher, à sa prochaine improvisation. Les enfants terribles de l'Assemblée vont comme naguère lui susciter de nouveaux embarras, ils iront peut-être même jusqu'à mettre son portefeuille en danger, il faut bien qu'il se prépare à la défense, il faut qu'il s'habitue aux luttes de l'Assemblée en s'interpellant et s'interrompant lui-même. Maître de l'orage qu'il a excité, il domine le tumulte, écarte les partis sous la puissance de sa logique et reçoit en descendant du fauteuil, les félicitations de ses nombreux amis représentés par ses deux mains. Ce premier succès encourage le ministre; il remonte sur le fauteuil, il écarte la gauche, anéantit et confond la droite, et ne va se reconcher qu'après quatre heures de triomphes solitaires mais consistants.

Que dira l'Assemblée quand elle entendra un si fameux champion! O redoutable Baroche, en attendant que les heures du combat aient sonné, dormez en paix et conservez vos poumons. Si vous restez longtemps ministre, de mauvais jours auront, et certes vous n'aurez jamais trop d'énergie pour défendre l'Ordre tant menacé. Puissez-vous par votre présence et par vos actes surtout, donner un peu de calme et de confiance à notre patrie; nous voulons bien quelquefois faire trêve à nos inquiétudes sur l'avenir et rire de bon cœur, mais quand nous voyons la situation de la France s'aggraver à mesure que nous approchons de la date fatale de 1852, ah! alors nous avons grande envie de trembler.

Quoique plus d'une année nous séparé encore du jour où la machine gouvernementale bâclée en 1848, doit tomber, la fabrique s'arrête; le génie de l'industrie pie se ailes, croise ses bras et attend, et les populations ouvrières, qui ne peuvent pas attendre, elles, comptent avec effroi et désespoir les 14 mois qui nous séparent encore d'un dénouement incertain et redouté. La misère, en désespoir de cause, se jette à corps perdu dans les factions anarchiques qui se forment en bataillons et se disciplinent de plus en plus en attendant le signal du combat. Je ne suis pas aussi pessimiste que j'en ai l'air; j'ai foi dans le salut final de ma patrie; je sais que la civilisation qui vit chez nous depuis un temps immémorial ne saurait périr, parce qu'elle est l'humanité

même dans son développement intellectuel. Mais j'ai le cœur grandement déchiré par les souffrances de mes compatriotes, de mes proches et de mes amis; je suis contristé par tant de maux que cela me cause, par tant d'adversités; je déplore les erreurs, les passions et les impiétés sans nombre qui produisent tant de détresse, et je pense avec effroi aux ravages qu'elles peuvent causer... La propagande rouge recommence avec un acharnement qui est sans égal; pas une ville, pas un village, pas un hameau, pas une maison n'est négligée. Les courtiers promettent tout, même les choses les plus impossibles, et, dans le nombre des gens ignorants et indécis, il s'en trouve toujours d'assez faibles pour se laisser éblouir par les plus chimériques et les plus absurdes utopies. Ces hommes de ma redoutable d'une fureur implacable contre le christianisme. Si malheureusement vous jugiez de l'esprit et des sentiments des Français d'après les quelques millions que je vous signalais il y a 15 jours, vous les espéreriez totalement de notre France. Pour moi je n'aurais plus qu'à me sauver à toutes jambes avec ma femme et mes enfants et aller demander au nouveau monde une sécurité, une civilisation et une croyance religieuse que ma patrie ne pourrait plus m'accorder. La religion catholique est le dernier rempart de la civilisation; si on la bannit, la France deviendra barbare. Et vous ne savez pas ce qu'on nous propose pour remplacer le christianisme? Eh! mon Dieu, tout simplement le matérialisme, l'égalité brute, la possession sauvage; l'Etat deviendra comme les Pharaons d'Égypte vis-à-vis des myriades d'esclaves. Qu'on fasse disparaître la croix de la civilisation du monde et l'on verra ce qu'il restera de consolations et d'espérances aux générations.

La république n'existe même pas pour les républicains; ils sont fâchés de se voir évincés partout; de là leur rage et leurs cris de mort contre tout ce qui est légalement établi. Pauvre république! elle a le privilège de mécontenter à peu près tout le monde, y compris les habitants de Pirgoux, du moins quand à l'apparence; car au-dessus de la boutique d'un tailleur de cette ville existe une niche qui avait contenu une statue de la vierge mère. Dans les mauvais jours de 1848 la statue avait disparu, mais on l'a retrouvée au-dessous; Mater dolorosa. Notre piqueur s'avisa de remplacer la vierge par une statue de la république. Soit qu'il ignorât le latin, soit qu'il n'y fit pas attention, l'ancienne inscription resta, et les passants peuvent lire en regardant la déesse: "Mater dolorosa!"

Cependant, en attendant un avenir redouté; en attendant peut-être les bienfaits du culte de la raison, les populations catholiques de la France se pressent autour de chaires sacrées. Jamais, peut-être, la parole de Dieu ne fut répandue avec plus d'abondance et plus de talent. A Paris les nombreux auditeurs se pressent à l'envi pour entendre les Lacordaire, les Ravignan, les Ventura, etc. A Lyon 700 personnes remplissent chaque soir notre vaste église de St. Jean pour entendre le célèbre Combalot, et l'évêque St. Polycarpe renferme aussi deux fois par jour plusieurs milliers de fidèles dont la pensée est suspendue sur les lèvres du si éloquent abbé Carbois. St. Nizier n'est pas assez grand pour ceux qui veulent entendre les paroles simples mais énergiques que leur adresse un bon et saint missionnaire de l'Afrique occidentale. Entrez à St. Pierre, à St. Martin, à St. Bonaventure, à St. François, à St. Just, à St. Tréneux, à St. Pothin, enfin à toutes les paroisses de Lyon et partout vous verrez la même foule. On ne la verrez peut-être pas aussi compacte qu'à St. Jean, St. Polycarpe ou St. Louis, mais partout vous verrez la même attention religieuse et le même silence. Les sentiments sincèrement religieux se glorifient de plus en plus dans les cœurs déjà si chrétiens; les indifférents semblent revenir à la vie surnaturelle; des impiétés même touchées par la grâce reviennent à Dieu et promettent de vivre en chrétiens; des juifs, des protestants, abjurent leurs erreurs et confessent la seule religion véritable; les conférences spéciales pour les militaires attirent de grands concours de soldats de toute arme et produisent un bien non équivoque; le paix se fait dans les consciences; les reconversions s'opèrent, la vraie fraternité chrétienne semble renaitre. Voilà le tableau consolant que présente en ce moment la sainte population lyonnaise. Voilà les bienfaits du jubilé dans une ville de plus de deux cent cinquante mille habitants. Mais le revers de la médaille est loin d'être aussi consolant.

Si une grande partie des habitants de notre cité donne l'exemple des plus belles vertus, si ceux qui n'étaient que froids reviennent avec ardeur, vous pourrez voir de l'autre côté ces castes immenses et dépravées redoubler de frénétiques efforts pour gagner de plus en plus la société; vous les verrez insulter avec plus d'audace le christianisme; vous les verrez distiller le venin de la calomnie, du sarcasme et de l'erreur avec profusion; vous les verrez méconnaître les droits et les devoirs les plus sacrés. Supposés de l'enfer, lieutenants de satan, ils grincent des dents en voyant les tableaux consolants du bien, et dans leur rage impuissante de ne pouvoir l'étonner et l'empêcher, ils se ruent sur la société pour la corrompre et la perdre. Plus nous allons, monsieur, plus nous voyons que la société française se dessine en deux camps bien marqués soit religieusement, soit politiquement. Le jour n'est pas éloigné où toute tergiversation ou toute hésitation sera impossible; il faudra que chaque française prononce pour la croix et la raison et l'athéisme le plus absolu. Pour la monarchie la plus nette ou pour la république sociale la plus despotique. Il y a longtemps que le travail s'opère dans les esprits. La révolution définitive qui plane sur nous comme un glaive menaçant et qui n'est suspendue jusqu'à un moment donné que par la

volonté de Dieu, nous trouvera chacun à notre camp bien tranché et sans arrière-pensée. Plus la vérité se fait plus nous voyons que la révolution de février est un enseignement que la providence nous a donné. Malheur à ceux qui ne le comprennent pas! Malheur à ceux qui n'ont pas fait un retour sur eux-mêmes, car l'heure de la justice approche. La bourgeoisie, cette classe qui a tant démoralisé la France, est en jeu comme l'était en 1790 la noblesse. Celle-ci est revenue de ses erreurs et de ses vices, mais celle-là est encore plongée dans l'endurcissement et l'aveuglement. Elle est attaquée à cause de ses crimes, de son égoïsme et de son effrayante démoralisation par le prolétariat démocratique socialiste avec la dernière des violences.

Nous sommes au mardi de la semaine sainte; le soleil luit radieux sur un beau ciel d'azur; les arbres sont ornés de fleurs, de feuilles; les oiseaux gazouillent dans les jardins et dans la campagne. La foule chrétienne de Lyon commence son pèlerinage annuel au calvaire situé sur la montagne des martyrs. On aime aller s'agenouiller sur cette terre qui fut arrosée par tant de sang et tant de larmes. On aime entrer dans cette enceinte du calvaire, et là, séparé du tumulte de la ville qui est à ses pieds, jouissant d'un immense panorama de la nature, on aime, dis-je, méditer sur les dououreux mystères de la passion du Seigneur. On oublie le monde et ses fêtes; on redoute peu les révolutions et les inquiétudes de l'avenir. Au pied de la Croix du Sauveur on reprend courage, on ranime sa foi, et on redescend plein de calme et d'esprit. Puis arrivent les chants de douleur de l'Église éplorée, les reposoirs du jeudi saint, les récits des souffrances et des larmes de Jésus-Christ le vendredi saint; les sublimes cérémonies du samedi saint, et puis à midi toutes les cloches de la ville annoncent à grande voix la glorieuse solennité de Pâques. Puissez-vous séjourner à Lyon pendant la semaine sainte, vous y verrez comme tout y est touchant, poétique et touchant.

La situation de l'Angleterre se dessine d'une manière frappante dans le bill contre les évêques catholiques. Le protestantisme s'est levé au XVIIe siècle en invoquant la liberté contre l'autorité, et il a substitué dans les sociétés chrétiennes qui se sont jetées dans ses bras l'arbitraire et le despotisme des volontés humaines et de la loi, aux sentiments de justice éternelle et de droit sanctionnés par la religion. Toute force arbitraire est injuste; l'Angleterre pourrait le dire mieux que tout autre, car elle a résisté au travail de la société chrétienne. Sans doute elle a ses raisons pour cela, car du jour où elle reconnaît pour loi fondamentale le principe de justice, elle sera perdue. L'anglicanisme est l'arbitraire dans la religion comme le despotisme est l'arbitraire dans la politique. Dans l'un et l'autre cas il y a un semblant de principe de vitalité et de force, mais tout cela ne dure qu'un temps, tôt ou tard il croule. Il y a longtemps que des hommes profonds l'ont dit: "Qu'Angleterre sera catholique ou elle périra au milieu de ses richesses matérielles et de sa forte puissance. Elle sera frappée au cœur par les révolutions ou elle tombera au principe qui fit autrefois sa grandeur et sa puissance réelle. Quelle choisisse, les deux éléments sont chez elle."

Le brave Piémont marche à pas de géant. Il fait cent lieues à l'heure. Dans quelques jours tous les heureux mortels de ce pays auront un fusil sur l'épaule et une provision de cartouches. Et peu de jours après vous entendrez parler des prodiges merveilleux qui auront lieu dans cette terre de l'ordre et de la grande liberté. Oh! que ces gaillards là vont être heureux! Me dit que le grand Siccardi est tombé en complète déconfiture. Après une collection de coups de pieds et de poings entre les célébrités démocratiques du lieu, il a été décidé que l'argent servirait à fonder une statue de Mazzini, parce que Siccardi n'est qu'un petit eretin. Braves gens, vous avez raison. Honneur à Mazzini le futur sauveur de l'humanité. O jour heureux, quand lirez-vous donc!!!

Puissez vous, Monsieur, ne jamais connaître d'aussi grands hommes. Vous pourriez avoir à vous en repentir.

M. L. M. C.

ANNONCES.

AUX COMMISSAIRES D'ÉCOLES. Le Soussigné offre ses services d'instituteur d'ÉCOLE-MODELE pour le PREMIER de Juillet prochain. Il peut enseigner l'ANGLAIS, la MUSIQUE, le PIANO, tenir un cours si on a besoin de CHANTRE. Sa Dame ou sa Delle, peuvent conduire une école de filles. S'adresser à lui-même, ou au Bureau d'Éducation. Des certificats sont offerts.

J. E. LABONTÉ, Instituteur. St. Marc, Rivière Chambly, 1 Mai 1851.

AVIS AUX MESSIEURS DU CLERGE. Les Soussignés prennent la liberté de prévenir Messieurs les Curés et le Clergé en général qu'ils attendent par les premiers arrivages d'Europe un assortiment de VIN BLANC acheté et choisi par eux à BORDEAUX, expressément pour l'usage du St. Sacrifice de la Messe, et dont ils disposent à des PRIX MODÉRÉS.

E. TR. V. HUDON. Montréal, 2 mai 1851.

AUX ENTREPRENEURS. Les Syndics pour la construction d'une Église et d'un Presbytère en pierre dans la nouvelle paroisse de St. Alexandre, ont le 22 Mai prochain des propositions pour la construction des dits édifices. L'église aura 100 pieds de longueur, 50 pieds de largeur, mesure française, à l'intérieur, et 32 pieds de hauteur hors de terre; le Presbytère aura 30 pieds sur 30, sera à deux étages. Pour les plans et devis, s'adresser à M. le Curé de St. Athanase, le 27 Avril 1851.